

L'homme qui marchait à reculons

Antonin marchait à reculons.

Tous les jours, du matin au soir, il arpentait les ruelles du village le dos tourné au monde. Les gens s'écartaient sur son passage, certains riaient, d'autres se signaient. Les enfants lui lançaient des cailloux. Les vieux haussaient les épaules — ils en avaient vu d'autres.

Le maire avait essayé de lui parler. Le médecin aussi. Le curé avait renoncé depuis longtemps.

Antonin ne répondait jamais. Il marchait, c'est tout. Ses pieds connaissaient chaque pierre, chaque creux, chaque racine qui soulevait le bitume. Quinze ans qu'il faisait ce chemin. Quinze ans qu'il remontait le temps. Le lendemain de l'enterrement, il avait mis un pied derrière l'autre, et n'avait plus jamais fait demi-tour.

L'enfant l'observait depuis trois jours.

Assis sur le muret de la place, les genoux écorchés, les pieds nus dans la poussière, il regardait le vieux passer et repasser. Neuf ans, peut-être dix — difficile à dire avec ces vêtements trop grands et ces yeux trop vieux. Sa main allait parfois dans sa poche, machinalement, vers un bouton de nacre qu'il faisait tourner entre ses doigts.

Le troisième jour, il s'est levé et l'a suivi.

Antonin l'a senti dans son dos. Il a continué. L'enfant a continué aussi.

Au bout de la rue, le vieux s'est arrêté.

— Pourquoi tu me suis, Petit ?

Pas de réponse. L'enfant regardait les pieds d'Antonin, leur façon de se poser à l'envers sur les pavés.

— Pourquoi vous marchez comme ça ?

Antonin a fait un pas en arrière, puis un autre.

— Parce que je remonte.

— Vous remontez où ?

— Là d'où je viens.

L'enfant a froncé les sourcils. Puis il a fait quelque chose qu'aucun villageois n'avait jamais fait : il s'est retourné et s'est mis à marcher à reculons, lui aussi, à côté du vieux.

Un éclat bref a traversé les yeux clairs d'Antonin, presque transparents.

— Tu vas tomber.

— Vous tombez pas, vous.

— Moi, ça fait quinze ans que je pratique.

L'enfant a trébuché sur une pierre, s'est rattrapé.

— Je vais apprendre.

Ils ont marché ensemble jusqu'au figuier.

Un vieux figuier tordu qui poussait contre un muret de pierres sèches, à la sortie du village. L'ombre était fraîche comme une main sur le front, l'air poissait de fruit mûr et de résine.

Antonin s'est arrêté. Sous ses doigts, les pierres gardaient encore la chaleur du jour.

— C'est là que je l'ai embrassée la première fois.

L'enfant s'est assis sur le muret. Sa main est allée dans sa poche, a serré le bouton de nacre. Il n'a rien dit.

— Elle s'appelait Jeanne. Elle sentait le savon et la sueur. On avait couru depuis la fontaine. Son cœur battait si fort que je le sentais à travers sa robe.

Il a fermé les yeux ; le soleil jouait sur son visage, creusait ses rides.

— Elle avait les mains froides. Toujours froides, même en août. Je les réchauffais dans les miennes. Cinquante ans je les ai réchauffées.

Il s'est tu un instant. Les cigales comblaient le silence.

— Des fois, le soir, on s'inventait des voyages. Des pays qu'on verrait jamais. Elle disait que c'était aussi bien que d'y aller. Peut-être mieux.

— Elle est où maintenant ?

Antonin a rouvert les yeux.

— Plus loin derrière. Je n'y suis pas encore arrivé.

Il a fait un pas en arrière. L'enfant s'est levé et l'a suivi.

Le chemin descendait entre les vignes.

Les grappes pendaient, lourdes, presque noires, leur peau tendue prête à éclater. L'air collait à la peau, épais de sucre et du cri des cigales. Antonin marchait lentement, ses pieds trouvant leur chemin dans la terre rouge.

— C'est là qu'il a grandi.

Il montrait une maison aux volets bleus, fermés depuis longtemps.

— Qui ?

— Pierre. Mon fils.

Le mot est resté suspendu dans l'air chaud.

— Il est parti à vingt ans. Paris. Il voulait une vie propre. Des mains propres.

Antonin a regardé ses propres mains. Énormes, noueuses, déformées par soixante ans de sarments et de sécateurs. La terre s'était incrustée dans les lignes de ses paumes, impossible à enlever.

— On s'est disputés. J'ai dit des mots qu'on dit pas à son fils. Lui aussi.

— Il est revenu ?

— Pour l'enterrement de sa mère. Deux jours. Il a pleuré. Il est reparti.

Leurs pas s'accordaient maintenant, côte à côte.

— Il vous a dit au revoir ?

— Non. Moi non plus.

Antonin a passé sa langue sur ses lèvres sèches — goût de poussière et de sel.

— Peut-être que si je remonte assez loin, je retrouverai le jour où j'aurais pu dire autre chose.

Ils ont traversé les vignes en silence.

Le soleil tapait dur. L'enfant transpirait, ses cheveux collés au front, mais il ne se plaignait pas. Il regardait le vieux avancer à rebours entre les rangées, les pieds sûrs, le corps souple malgré l'âge.

Au milieu d'une parcelle, Antonin s'est arrêté. Il a fermé les yeux et inspiré profondément.

— Tu sens ?

L'enfant a reniflé.

— Ça sent le chaud. Et le sucré.

— Les raisins. Ils vont être bons cette année.

Accroupi, il a pris une poignée de terre dans sa main. Rouge, sèche, friable.

— Mon père m'emmenait ici avant l'aube. L'air était frais encore, il y avait de la rosée sur les feuilles. Il me montrait comment tailler, comment écouter.

— Écouter quoi ?

— La vigne. Elle parle, tu sais. Mais faut se taire pour l'entendre.

La terre a coulé entre ses doigts.

— Il est mort ici. Dans les rangs. Le cœur. Il souriait, il avait le soleil sur la figure.

L'enfant l'a regardé longtemps.

— Vous voulez mourir ici aussi ?

Antonin s'est relevé, ses genoux ont craqué. Sa main est allée à son dos — ce réflexe qu'ont les vieux — puis elle est retombée.

— Je veux naître ici d'abord. Encore une fois.

Le soleil descendait.

Les ombres s'allongeaient entre les ceps, le ciel virait à l'orange. Ils marchaient toujours, plus lentement maintenant, leurs silhouettes découpées contre la lumière.

— Et toi, Petit ?

Silence.

— Pourquoi tu me suis ? T'as pas des parents qui t'attendent ?

L'air s'est épaissi. Les cigales se sont tues, d'un coup, comme elles font parfois.

— Ma mère est partie.

— Partie où ?

— Elle est morte.

Antonin s'est arrêté. Il a regardé l'enfant — vraiment regardé, pour la première fois. Les vêtements trop grands. Les genoux écorchés. Les yeux trop vieux. La main dans la poche, crispée sur le bouton de nacre — celui de sa robe, peut-être, celui qu'il avait gardé.

— Et ton père ?

Pas de réponse. Mais la main libre de l'enfant est allée vers son bras, là où un bleu dépassait de la manche.

Antonin a compris. Il n'a rien dit.

Ils ont repris la marche, côte à côte, à reculons tous les deux.

— Toi aussi tu veux revenir en arrière.

Ce n'était pas une question. L'enfant a hoché la tête.

— Avant qu'elle parte. Quand elle me chantait le soir.

Antonin a posé sa main sur l'épaule de l'enfant. Légère, chaude. La main d'un homme qui a réchauffé d'autres mains pendant cinquante ans.

— Alors on y va ensemble.

Le mas est apparu au détour du chemin.

Un squelette de pierres grises, le toit effondré, les murs envahis de lierre et de ronces. Un figuier sauvage avait poussé à travers une fenêtre, ses branches chargées de fruits que personne ne cueillerait.

Antonin s'est arrêté.

— C'est là.

— C'est quoi ?

— Là où je suis né. La chambre de ma mère était là.

Il a montré une ouverture sans volet, un rectangle de ciel.

— La première chose que j'ai vue, c'est ce carré de bleu.

Il est resté immobile. Le vent du soir soulevait ses cheveux blancs, faisait bruisser les feuilles du figuier. Quelque part, une chouette a appelé.

— C'est là aussi que Jeanne m'a dit oui. Sur ce seuil. Il y avait des genêts en fleur partout.

L'enfant a attendu.

— Et maintenant ?

Antonin a regardé la maison. Les pierres qui s'effritaient, les poutres qui pourrissaient, les herbes folles dans les fissures. Tout ce qui restait d'une vie. De plusieurs vies.

— Je ne peux plus remonter. Alors maintenant, j'imagine la suite.

L'enfant a froncé les sourcils.

— Comment ça ?

Antonin s'est tourné vers lui. Dans la lumière du crépuscule, son visage avait quelque chose de doux, de presque jeune.

— Imaginer, c'est rajeunir.

Ils sont restés là un moment, devant les ruines.

Le ciel est passé de l'orange au violet, puis au bleu sombre. Les premières étoiles sont apparues. En bas, dans la vallée, les lumières du village se sont allumées une à une.

Antonin a regardé le chemin. Celui qu'ils avaient pris, sinueux, montant entre les vignes. Puis celui qu'ils n'avaient pas pris — devant eux, descendant vers les lumières.

— J'ai passé quinze ans à reculer.

L'air sentait la terre, le raisin, la pierre chaude qui refroidit.

Puis il a posé un pied devant l'autre. Un pas en avant. Le premier depuis la mort de Jeanne.

L'enfant l'a regardé, son visage dans l'ombre. Puis il a fait un pas lui aussi. En avant. Sa main a quitté sa poche pour la première fois — le bouton de nacre est resté au fond, là où il serait toujours.

Côte à côte, ils ont marché. Lentement, maladroitement — leurs corps avaient oublié ce mouvement-là. Mais ils marchaient.

— On va où ?

Antonin regardait les lumières du village, en bas, qui tremblotaient dans l'air du soir.

— J'en sais rien.

Les cigales ont repris leur chant.

Ils ont descendu le chemin ensemble. Le vieux et l'enfant. Leurs silhouettes se découpaient contre le ciel étoilé, l'une grande et voûtée, l'autre petite et droite. Ils ne parlaient pas. Ils n'en avaient pas besoin.

À l'entrée du village, derrière un volet, une vieille les a vus passer. Elle a porté la main à sa bouche. Antonin marchait droit.

Quelque part, un chien a aboyé. La vie continuait, comme elle continue toujours.

Antonin a senti la main de l'enfant se glisser dans la sienne. Petite. Chaude. Il l'a serrée.

Et ils ont continué à marcher, leurs ombres s'étirant devant eux pour la première fois, tandis que montait du village l'odeur du pain qu'on sort du four.